Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

71 | 1997
Mélanges

Sciences cognitives et sciences sociales : de l'aversion théorique à la normalisation scientifique ?

Cognitive Sciences and Social Sciences : from Theoretical Aversion to Scientific Normalization ?

Georges Guille-Escuret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2521>

DOI : 10.4000/jda.2521

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1997

Pagination : 17-38

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Georges Guille-Escuret, « Sciences cognitives et sciences sociales : de l'aversion théorique à la normalisation scientifique ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 71 | 1997, mis en ligne le 01 décembre 1998, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2521> ; DOI : 10.4000/jda.2521

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Sciences cognitives et sciences sociales : de l'aversion théorique à la normalisation scientifique ?

Cognitive Sciences and Social Sciences : from Theoretical Aversion to Scientific Normalization ?

Georges Guille-Escuret

- 1 Vue de l'extérieur, « la percée des sciences cognitives »¹ a ressemblé au succès d'une campagne publicitaire à la pointe du progrès. Faut-il pour autant repousser dédaigneusement le nouveau produit, au nom du manquement à un devoir de sobriété auquel l'université attachait naguère son image de « marque » ? Réaction tentante, mais vaine : tout au plus, certains y trouveront-ils un prétexte pour l'ignorer jusqu'à ce que cette présumée baudruche se dégonfle d'elle-même. Le pari est néanmoins dangereux qui escompte que les exigences de la raison suffiront à ridiculiser ce vain vagabondage d'une rêverie sans objet : plus la science est décidée à s'élever au delà de l'atmosphère culturelle que respire sa société et plus elle doit apprendre à craindre la puissance d'une infiltration idéologique. Voici une vingtaine d'années, l'anthropologie n'a pas voulu prendre trop au sérieux la réhabilitation du « darwinisme social », se contentant d'en condamner sévèrement les intentions et prétendant disqualifier la rénovation de son ambition par quelques piques ajustées ici et là. Résultat : aujourd'hui, critiquer la sociobiologie revient à attaquer une communauté universitaire qui utilise sans vergogne sa masse institutionnelle pour justifier sa persistance. Les éthologistes français qui combattirent son réductionnisme expliquent désormais que critiquer son existence reviendrait à prononcer sa propre exclusion et qu'on peut au plus essayer d'en corriger les excès de l'intérieur. Une docilité moins pleutre mais aussi inquiétante ne risque-t-elle pas d'imprégner une partie de l'anthropologie sociale à propos de la spectaculaire expansion des sciences cognitives ?
- 2 Dans le récent numéro que le *Journal des Anthropologues* a consacré au thème « Anthropologie et Cognition », les auteurs se sont certes gardés de s'enliser dans

l'enthousiasme ostentatoire des convertis de fraîche date. Il est néanmoins symptomatique que la seule contestation d'ensemble sur le mouvement actuel soit venue d'un psychiatre « clinicien » (Audisio, 1997), c'est-à-dire d'un technicien dont la compétence est forcément à l'intérieur du domaine promu, alors que les écrits des ethnologues semblent admettre d'emblée la fiabilité de la nouvelle construction.

Manipulations épistémologiques et manipulations de l'épistémologie

- 3 Notre intention n'est pas d'assimiler fielleusement l'envol des « sciences cognitives » à la résurrection de la sociobiologie, ni d'insinuer – encore que l'idée ne soit pas à exclure sans examen – qu'une même idéologie a joué de ses artifices pour garantir la réussite des deux « lançements » théoriques : l'idéologie ne saurait se résumer à la « science des autres ». L'intérêt du rapprochement se situe ailleurs : la sociobiologie et les sciences cognitives ont ceci de commun qu'elles ont pris leur essor à partir de conjectures réclamant d'emblée une recomposition du paysage épistémologique environnant.
- 4 Edward O. Wilson (1975) prophétisait ainsi, dès les premières pages de *Sociobiology: the new synthesis*, une disparition à court terme de l'éthologie en tant que discipline autonome, doublement dévorée par la biologie moléculaire, d'un côté, et par une énigmatique « écologie comportementale », de l'autre. Or, cette proposition très astucieuse recueillit rapidement une adhésion massive des « victimes » (du côté anglo-saxon), puisque, par ce biais, une éthologie « darwinisée » à la hâte sous l'autorité de la génétique des populations pouvait briguer une position influente au cœur de l'écologie. La métaphore du « cannibalisme scientifique » transfigurait une entreprise particulière en tendance générale et détournait l'esprit d'une image opposée : celle d'un endoparasitisme qui ferait de l'écologie un hôte malheureux plutôt qu'un fauve impitoyable.
- 5 Les sciences cognitives se sont montrées moins cyniques et la tendance semble y avoir précédé plus nettement l'entreprise. Il n'empêche que les dispositions tactiques n'y sont pas moins importantes ni surtout, moins chargées d'histoire. Le jeu subconscient consiste ici à protéger l'orientation proprement théorique du programme en la plaçant sous l'égide de l'interdisciplinarité, c'est-à-dire d'un vœu unanimement prononcé dans les sciences, l'unanimité suggérant alors l'objectivité, voire la neutralité.
- 6 Mais les voies de l'interdisciplinarité devraient être multiples, parce que certaines sont des impasses ou des leurres et parce que sa mise en chantier implique la déduction ou l'intuition d'un territoire de connaissance que la juxtaposition imparfaite des sciences a laissé en friche. Si cet espace n'est pas cerné par les savoirs établis (auquel cas une collaboration technique ne remettant pas en cause la formation des partenaires pourra en assumer la cartographie), rien n'indique qu'il sera homogène et cohérent, ni qu'une seule stratégie de coopération entre les sciences suffira à l'explorer : à partir de la perception d'une étendue d'ignorance, plusieurs modes d'interdisciplinarité peuvent en principe se révéler complémentaires. En pratique, toutefois, cette diversité potentielle s'efface régulièrement devant des compétitions d'écoles et des concurrences qui prennent soin de ne jamais se déclarer sous forme de priorités budgétaires face à la rareté des ressources (unique plan où ces tensions seraient pourtant relativement justifiables).

- 7 La sociobiologie a proclamé conjointement une spéculation théorique et un plan de reconstruction épistémologique destiné à en favoriser l'épanouissement. Les sciences cognitives ont, quant à elles, réclamé un édifice particulier en sciences humaines sans s'appuyer sur un type de proposition théorique : contrairement à ce que l'on serait tenté de croire devant cette neutralité affichée, ce sont ces dernières qui se révèlent à cet égard en situation critiquable.
- 8 La répartition des disciplines, la reconnaissance de leurs subdivisions, la définition de leurs frontières et la réglementation sur les voies de communication qui les relient correspondent à un ensemble de modes d'acquisition du savoir. Ces stratégies se contredisent d'une perspective théorique à l'autre ainsi qu'entre les différents degrés de généralité de la connaissance visée, et l'on sait que chaque contradiction souligne à la fois un enjeu et une alternative. Il est donc en soi légitime que la sociobiologie travaille à un réaménagement épistémologique propre à mettre en relief les caractères séduisants ou convaincants de ses interprétations : revenant sur le bannissement du vieux « darwinisme social », elle s'attache inéluctablement à abolir les dispositions résultant de cette éviction (sa ruse s'est exercée ailleurs, dans l'ambiguïté soigneusement entretenue entre la théorie et la discipline). Mais quand les sciences cognitives tentent d'imposer un territoire « annexe » ou parallèle à la périphérie des sciences humaines en le dotant d'une structure à leur convenance, ne sont-elles pas en train de déduire secrètement les « besoins » épistémologiques associés à une intuition théorique dont elles n'ont pris le risque d'exposer ni les tenants ni les aboutissants ?
- 9 Il n'y a assurément rien d'étonnant à ce que la relation entre la façon d'apprendre et l'objet de l'apprentissage soit fébrile dans le domaine de la cognition. La gêne vient plutôt de la faiblesse épistémologique réelle des sciences humaines, par delà le vaste brouillard des méditations désespérées sur leur inefficacité ou sur leur impuissance. Résumons : pour qu'un univers scientifique se construise et se stabilise, trois « ingrédients » sont indispensables : un objet scientifique énigmatique mais indubitable ; un ensemble de méthodes pour l'approcher ; et un cadre dont la permanence permette le repérage et la coordination des complémentarités méthodologiques, ainsi que la résolution des contradictions.
- 10 Les deux premières conditions ne soulèvent pas de véritables difficultés. Quelle que soit la réponse à l'énigme de la continuité entre le règne animal et la condition humaine, elle n'invalidera pas la nécessité de donner à l'objet humain un domaine propre tant que les méthodes des autres sciences ne suffiront pas à décrire et interpréter la totalité des phénomènes qui ne se rencontrent que dans notre espèce (comme dirait un célèbre chef gaulois de nos bandes dessinées à propos de la chute du ciel sur la tête de ses compatriotes, « ce n'est pas demain la veille »). A *contrario*, la sociobiologie commet sur ce plan un sophisme en affirmant l'évidence d'une discipline fiable comme conséquence de l'existence de relations entre les phénomènes sociaux et biologiques. Un ensemble d'objets scientifiques ponctuels ne justifie la constitution d'un secteur attaché à leur étude que si un objet d'ensemble est avéré : la supputation d'une sélection de l'altruisme par et pour le gène ne saurait y prétendre.
- 11 Sur le plan des méthodes (deuxième ingrédient), l'embarras suscité par celles qui visent l'anthropologie émane manifestement d'une surabondance et non d'un manque. A *contrario*, la sociobiologie provoquera ici une nécessaire suspicion : elle est méthodologiquement trop homogène pour être « honnête ». Seul un préjugé techniciste tend à présenter comme convenable, parce que pragmatique, une discipline qui se

reconnaît à l'adoption unanime de certains procédés d'analyse plutôt qu'à des débats internes.

- 12 Reste le troisième constituant, en l'occurrence déterminant. Il semble mystérieux seulement parce qu'il est négligé : nous n'aimons regarder les sciences que dans une perspective dynamique d'invention ou d'exploration. Les mises en ordre consécutives sont dépourvues d'attrait, même quand elles font émerger des difficultés inédites. Ainsi, Gaston Bachelard demeure présent en nos esprits grâce au concept d'obstacle épistémologique, mais celui de **région épistémologique** s'est peu à peu effacé de nos mémoires. Et Thomas S. Kuhn a enthousiasmé l'université en lui montrant des paradigmes, tandis que ses réflexions plus brèves sur les **sciences normales** et les **matrices disciplinaires** sont moins retenues (sinon, platement, comme force d'inertie). Chaque année nous livre ainsi une ribambelle de nouveaux paradigmes autoproclamés, mais les efforts pour « normaliser » les rapports entre nos disciplines, ou pour cartographier nos « régions », sont beaucoup plus rares.
- 13 Si le projet des sciences cognitives a pu revendiquer un territoire à part sous sa seule responsabilité et y installer son propre gouvernement, c'est bien parce que les sciences humaines ne disposent pas de la structure d'une science normale qui aurait eu la capacité de réclamer des comptes. À preuve : au cours de ce siècle, les mouvements théoriques de quelque ampleur ont presque tous pris à cœur, au moment même où ils affirmaient leur raison d'être, de redessiner un paysage épistémologique global des recherches sur l'Homme ou sur les hommes. Légiférant au gré de ces intuitions natives sur ce que **devraient** être à l'avenir les relations entre telle et telle disciplines, ils ne faisaient en fait que fantasmer sur une science normale future : celle-ci ayant pour fonction réelle de produire des repères communs, une école qui évolue là où il n'y en a pas est condamnée à les « deviner » et l'on comprend que sa prophétie épouse ses convictions et ses espérances.
- 14 Il en résulte cependant un dédoublement de l'inquiétude possible devant la proclamation d'existence (et, partant, d'autonomie) des sciences cognitives : elles ne se particularisent pas seulement par le fait que leur pressentiment d'une nouvelle matrice disciplinaire évite de s'enraciner dans un apport théorique explicite, mais aussi en ce que cette volonté n'est assortie **après coup** d'aucun effort de recomposition des sciences humaines par ailleurs : il revient en somme à celles-ci de se débrouiller par elles-mêmes et de s'adapter à la situation qui leur a été imposée. Par exemple, dans le dossier « Anthropologie et Cognition » évoqué plus haut, l'article de Claudine Friedberg (1997) donne l'impression qu'un dialogue entre l'ethnoscience et les sciences cognitives se poursuivrait depuis plusieurs décennies, donc avant que les sciences cognitives ne soient repérables autrement qu'à travers l'anticipation de ses promoteurs. En bien plus innocente, cette inexactitude est similaire à celle d'un Wilson faisant remonter au milieu du siècle les interactions entre l'éthologie et une « écologie comportementale » qu'il est en train d'inaugurer en lui promettant de régner sur... l'éthologie ! La psychologie serait ici le lieu-clef de l'avatar : victime de cannibalisme, ou vecteur d'un parasitisme ?
- 15 La sociobiologie a constitué une communauté prête à soutenir une identité disciplinaire grâce à une vision théorique qu'elle a ensuite représentée comme un résultat initial conquis par la discipline. Les sciences cognitives se sont édifiées plus joliment encore autour d'une neutralité théorique garantie par l'absence de motions communes. Dans les deux cas, le subterfuge consiste à faire passer les effets d'un rapport de forces interdisciplinaire dans la cité savante pour une innovation, ou un élan collectif sans

précédent. La vraisemblance vient du nombre d'opinions convergentes mais il est flagrant que la science est incapable de distinguer logiquement la genèse de tels phénomènes des mouvements contrôlés par l'idéologie. Et ce n'est certainement pas un hasard si, dans les mêmes années, se développe une vogue intellectuelle assimilant les productions scientifiques à des « croyances ». Les sciences cognitives dont le scientisme est quelquefois spectaculaire, n'applaudissent-elles pas de temps à autre le relativisme qui sévit en sociologie ?

La sociologie embarrassante

- 16 Il n'est pas douteux que les sciences humaines favorisent spécialement la réussite de ces expédients en raison de l'inexistence d'une science normale. Et les sciences cognitives sont en droit de répondre qu'elles ne sont nullement tenues de dénouer les imbroglios du monde anthropologique et qu'on devrait plutôt leur savoir gré de s'en être évadées. Néanmoins, avant de renvoyer la faute sur l'imbécilité *stricto sensu* de disciplines qui ne se seraient jamais vraiment libérées des défauts de la « formation littéraire », voyons ce qui y empêche concrètement l'installation d'une science normale. On comprendra alors la véritable crainte qui sous-tend cet article : le succès des sciences cognitives participe à ce désordre et l'accroît.
- 17 Observons au préalable que les districts qui participent pleinement à cette entreprise se caractérisent par une cohésion technique interne garantissant une progression sensible de l'information même pendant les phases où les discussions de fond piétinent : soit en raison d'une maturité singulière liée à la nature isolable de leur objet (la linguistique), soit parce qu'elles se veulent animées par une scientificité naturaliste (génétique, bien sûr, mais aussi psychologie), soit encore parce que ce sont des secteurs technologiques plus que scientifiques (informatique). Cette sélection implicite des démarches pragmatiques admises *a priori* dans le dialogue entraîne cependant une force s'opposant à l'intervention de problématiques moins habiles à saisir des faits élémentaires. À savoir toutes les sciences sociales qui, se concentrant sur les relations entre des termes, se révèlent par là même incapables d'appréhender isolément des objets. Derechef, une comparaison avec la sociobiologie indique une commune stratégie sous-jacente, la similitude étant cette fois immédiate : à l'instar du réductionnisme comportemental, les sciences cognitives ne masquent pas leur ambition sociologique, en veillant néanmoins à ce que les sociologues ne puissent y concourir sans renier une disposition essentielle de leur autonomie. **Pour le moment**, travailler dans l'organisation indépendante des sciences cognitives équivaut pratiquement à avouer l'inconsistance des sciences sociales.
- 18 Quel est donc l'obstacle qui s'oppose à tout processus de normalisation globale des sciences humaines ? Si l'on accepte le soupçon selon lequel la notion de sciences cognitives y exprimerait une concurrence « anormale » pour cause de recouvrements incontrôlés, on doit se demander ce qu'il en est du sous-ensemble plus anciennement démarqué des sciences dites « sociales ».
- 19 La littérature du XIXe siècle atteste que la désignation de cette catégorie a précédé l'instauration de la sociologie proprement dite (en tant que chantier universitaire durable). Traditionnellement pointilleux en matière de clarté académique, les Français ont produit la meilleure représentation des enjeux en présence dans la discussion qui opposa Alfred Espinas, Gabriel Tarde et Émile Durkheim. Débat méconnu aujourd'hui, bien qu'il indique un effort sans précédent (et, par ailleurs, sans suite) vers la

réglementation d'une science normale des objets humains et sociaux (cf. Guille-Escuret, 1994).

- 20 En bref, Espinas, lecteur assidu de Spencer et d'Haeckel mais moins confiant que ceux-ci dans les glissements analogiques, proposa de situer la sociologie à la fin de la série des sciences naturelles. Tarde, au contraire, la localisa aux côtés de la psychologie. Le premier cherchait les principes et les degrés d'évolution de « l'organisme social » quand le second, adversaire résolu du « darwinisme social », présentait la science à naître sous forme d'une « interpsychologie » centrée sur le concept d'imitation. Ces deux auteurs, toutefois, tombaient d'accord sur la revendication d'une autonomie réelle pour la discipline à construire.
- 21 L'arrivée de Durkheim change complètement les données. *Les règles de la méthode sociologique*, en affirmant que les faits sociaux doivent être traités comme des choses et qu'ils sont à la fois irréductibles aux faits biologiques et aux faits psychologiques, ont réalisé un « coup » épistémologique que les sciences humaines n'ont toujours pas réussi à digérer. Coup réussi, sans doute. Coup irréversible probablement. Coup marquant, en tout cas. Mais il fut produit sans s'appuyer sur une véritable théorie scientifique, car Durkheim n'a pas déduit l'irréductibilité du fait social de ses observations, pas plus qu'il n'a récapitulé les conditions de son apparition : lue de nos jours, l'œuvre scientifique de cet auteur par ailleurs, malgré ses qualités et sa puissance, est imprégnée d'une forme de psychologisme. Tarde ne s'est pas privé d'en faire le reproche à son adversaire en lui demandant en quoi le projet de sa nouvelle sociologie se distinguait concrètement des ambitions de l'interpsychologie : les réponses de Durkheim (qui admit en plusieurs occasions concevoir la sociologie comme une psychologie d'un type particulier) furent inhabituellement agressives et peu convaincantes. Le succès de la « loi » durkheimienne d'irréductibilité s'explique en revanche bien mieux à la lumière de la pénétration de l'université par les points de vue marxistes, résolument « sociologistes ».
- 22 À partir de là, on comprendra que les critiques adressées au « lancement » des sciences cognitives deviennent plus nuancées et moins sévères : les différences tactiques qu'on a notées entre elles et la sociobiologie reproduisent en effet – l'antagonisme en moins – celles qui ont creusé le fossé entre Durkheim et Spencer. Par ses vœux méthodologiques, le premier réclame sans théorie explicite la discipline fortifiée dont le second avait rejeté à l'avance l'isolation. Le maître français a fondé son école sur une négation des thèses spenceriennes, sans contrepartie positive durable : la thèse de l'irréductibilité du fait social persiste à cause de l'échec systématique des volontés de la contrer et non grâce à une force intrinsèque de son énoncé.
- 23 Reste à savoir si la création de sciences parallèles cognitives répond à des besoins du même ordre que celle des sciences sociales. Plusieurs remarques incitent à en douter :
 - a) La reconnaissance précoce des « sciences sociales » a en quelque sorte réclamé la construction de la sociologie, comme discipline traitant de leurs points communs sous la forme d'un objet scientifique synthétique. Les sciences cognitives semblent, quant à elles, déterminées à demeurer un magma interdisciplinaire et ne souhaitent pas se centrer sur un secteur représentatif inédit.
 - b) La sociologie émerge en opérant une scission avec la philosophie : *L'année sociologique* et une multitude d'autres revues témoignent, avec la multiplication des « Instituts » et autres écoles très structurées, de cette volonté de conquérir la responsabilité exclusive de définir la société hors de l'égide des périodiques tels que la *Revue philosophique*. Les sciences cognitives s'extraient pour leur part d'un

environnement jugé intenable ou nocif, mais affichant des prétentions scientifiques : la rupture ne saurait s'effectuer selon les mêmes modalités.

c) Derrière l'équivoque épistémologique de la « loi » durkheimienne, les sciences sociales ont progressivement développé une originalité méthodologique homologue à celle qui, dans le sillage du darwinisme, oppose l'écologie au reste de la biologie (les deux processus étant d'ailleurs simultanés) : elles ont mûri en tant que « sciences des relations », c'est-à-dire en tant que recherches se concentrant prioritairement sur l'analyse des relations entre les objets, lesquels sont définis **ensuite**. On ne note pas encore de promesse comparable dans les sciences cognitives, malgré leur goût prononcé pour les modèles de raisonnement.

- 24 Ce dernier point est crucial pour notre propos : il suffit en effet à expliquer la résistance des sciences humaines à un état « normal ». L'indépendance conquise par les sciences sociales autour de la sociologie a bouleversé l'ordre polémique de l'anthropologie en induisant un décalage logique radical entre, d'une part, un débat scientifique à trois pôles majeurs (biologie, psychologie, sociologie) et, d'autre part, l'obsédant duel idéologique d'un matérialisme sans cesse offensif contre un spiritualisme de plus en plus sur la défensive. Le **triangle** scientifique et la **dualité** idéologique ont continué à coexister sans qu'il soit possible de les traduire l'un dans l'autre. Étant donné qu'une position idéologique ne déteste pas adopter le langage scientifique pour combattre la position adverse (qui en fait autant), le travail consistant à trier ce qui dans une discussion importante relève des capacités scientifiques avérées de ce qui revient à une exploration des prolongements (activité inévitablement teintée d'idéologie) tend à se répandre sur l'ensemble de la discussion au point de dénaturer ses cibles les unes après les autres.
- 25 La sociologie est à la fois capable de contrecarrer le scientisme naturaliste au nom d'un matérialiste plus élaboré, ou au nom d'intuitions très équivoques (telles que la réification de l'institution ou celle du système symbolique). Il s'ensuit que le fait social est récupéré par le duel idéologique en même temps qu'il embarrasse son déroulement en le compliquant jusqu'à épuisement du sens.
- 26 Les sciences sociales souffrent en somme d'une double continuité contradictoire avec la science et avec la philosophie : la rupture avec celle-ci est incomplètement réalisée et le restera tant que l'irréductibilité du fait social n'aura pas été formulée de manière à pouvoir être critiquée extérieurement et directement par toutes les disciplines intéressées². En attendant, celles-ci ne sauraient pourtant ignorer à bon droit les interlocutrices embarrassantes qui gravitent autour du dit fait social avec une énorme masse d'arguments efficaces et résistants : la normalité ne naîtra pas d'une amputation.

Tradition sociale contre changement cognitif ?

- 27 Qu'en est-il pour les sciences cognitives ? Est-il souhaitable d'avorter ce nouveau monstre avant qu'il n'ajoute des faiblesses inédites et des malentendus imprévus à un domaine déjà sinistré ?
- 28 Nous avons trop parlé de « tactique » au cours des pages précédentes pour ne pas décrypter maintenant la stratégie double qui préside à cet article. Dans un premier temps, l'objectif est d'indiquer qu'en l'état actuel, ces faiblesses et ces malentendus ne laissent justement rien entrevoir de vraiment neuf ni d'inattendu : tout se passe comme si une partie de la recherche en sciences humaines entendait se ménager un faisceau de dialogues sur l'axe allant du génétique au psychique, bien à l'écart de l'énigme envahissante du fait social. Quitte ensuite à instruire ultérieurement la sociologie et ses

satellites des résultats obtenus quand elle n'était pas là. La démarche a des précédents notoires : le « darwinisme social », l'éthologie lorenzienne, la psychologie skinnerienne et la sociobiologie, par exemple. Le mot cognitif a l'avantage de contourner la teneur culturelle et historique qui a peu à peu imprégné les notions de connaissance et de savoir jusque dans l'épistémologie.

- 29 Un événement dont nul n'ignore qu'il fut historiquement marquant pour l'essor du « cognitivisme » résume parfaitement la question : le colloque tenu au Centre Royaumont autour de Jean Piaget et Noam Chomsky (Piattelli-Palmarini, 1979). Le fondateur de l'épistémologie génétique et celui de la linguistique générative furent assistés par des philosophes, des spécialistes de l'intelligence artificielle, des éthologues et quelques spécialistes parmi les plus éminents de la génétique et de la neurologie. Quant à l'anthropologie, si l'on excepte une brève remarque de Maurice Godelier, elle s'exprima à travers Gregory Bateson, Dan Sperber et Scott Atran. Relue quinze ans plus tard, la discussion devient au moins aussi instructive par l'absence de perspective sociologique que par ses apports intrinsèques : traitant des rapports entre langage et apprentissage, les échanges s'ordonnent de manière à bondir du chimpanzé à l'ordinateur, du neurone à la grammaire, et du gène à la fonction sémiotique par dessus les remous de l'histoire et les filets de la pluralité culturelle. Le résultat est un retour serein à la vieille problématique « inné/acquis » dont toutes les disciplines avaient fini par réfuter la pertinence. L'unanimité du rejet n'ayant pas conduit à un accord sur son remplacement par une autre conception, elle persistait, comme la notion de « société primitive », à l'état de hantise scientifique (Stewart, 1993 ; Guille-Escuret, 1996) : la nouveauté de l'affiche Chomsky/Piaget a oblitéré l'anachronisme du duel.
- 30 Au delà du dit colloque, la critique doit porter sur la régularité ultérieure de cette coalition d'interrogations compatibles et de la tacite mise à l'écart des questionnements anti-réductionnistes des sciences sociales. Une interdisciplinarité peut non seulement en cacher une autre : il arrive aussi qu'elle ait pour fonction éminente de masquer l'éventualité d'autres coopérations et d'en étouffer à l'avance la concurrence.
- 31 Le risque est patent. En revanche, l'évaluation de son intensité et celle des dommages à en attendre sont très délicates et nous nous bornerons à prétendre que la menace suffit à justifier le présent effort de réflexion : même bienveillant, le lecteur conviendra donc que notre alarmisme ne dépasse pas la mesure. Si procès d'intention il y a ici, il ne vise pas la **psychologie** des chercheurs impliqués mais bien la structure **sociale** qui régit leur exercice. Affirmation dont l'ironie ne doit pas être reçue comme une pirouette intellectuelle : l'idéologie est assez puissante dans l'exercice scientifique pour se manifester avec d'autres instruments que celui du complot. Elle ne se résume pas à un sac à malices détenu par un démon chafouin et la force d'inertie que rencontre une innovation – ou le danger de voir sa signification altérée – ne dépend pas d'une banale répétition des lacunes à travers les individus : un préjugé attaqué est activement et secrètement soutenu par la solidarité d'autres préjugés et la cohérence est aussi indispensable à une idéologie qu'à une théorie scientifique, voire plus.
- 32 Notre défiance à l'égard des sciences cognitives doit donc se comprendre à travers deux risques finalement solidaires qui émergent au delà des explorations entreprises par telle ou telle équipe de chercheurs (étage où, encore une fois, il serait absurde de vouloir dénigrer les chances de progression) :

1. la tendance dominante de cette communauté à évacuer le social de ses problèmes ;

2. sa disposition particulière à être **socialement** et **structurellement** détournées par un ordre idéologique qui profite d'un état chronique de désordre scientifique.
- 33 D'où le second aspect « stratégique » de cet article : s'il n'est pas absurde d'espérer que le « cognitivisme » soit un jour en mesure d'instruire peu ou prou l'épistémologie, il ne l'est pas moins d'attendre qu'en sens inverse l'épistémologie – histoire (sociale) des sciences incluse – s'emploie à exercer une influence sur la délimitation et la gestion scientifiques du champ cognitif. Ce que nous avons dit de l'envol d'un paradigme novateur, du contrôle nécessaire par une science normale et des menaces de récupération de la nouveauté apparue par une résistance idéologique suggère ainsi une amorce pour un élargissement du programme anthropologique sur ce terrain : la « tension essentielle » entre tradition et changement que Kuhn (1990) décanse dans le fonctionnement scientifique est-elle un trait caractéristique et exclusif de ce mode de savoir, ou bien mine-t-elle plus généralement toute connaissance dont les avatars sont doublement tributaires d'une structuration sociale, d'une part, et des incohérences introduites par les « événements » et les « sujets », d'autre part ?
- 34 En termes délibérément plus naïfs : dans l'univers des idées, le social, avec ses organisations, ses systèmes et ses structures, ne joue-t-il pas presque naturellement le rôle d'une puissance conservatrice face aux errances rebelles du psychisme et aux chocs inopinés qui traversent l'histoire ? Cela paraît sans doute trop évident pour mériter d'être dit, sauf à se souvenir qu'une évidence génère une inhibition exceptionnellenent dangereuse quand elle n'est ni fausse ni suffisante : elle dissuade alors simultanément la critique et la curiosité.
- 35 Considérons que la structure sociale s'emploie à maintenir un *statu quo* et à repousser dans une même résolution les découvertes initiées par des « sujets » et les changements réclamés par des « événements » : au pire, elle se préservera en les incorporant pour mieux les dissoudre.
- 36 Cette banalité endormira les philosophes rassasiés de structuralisme, car le spectacle du « sujet » absorbé par la structure anthropologique, ou celui de « l'événement » digéré par la structure historique, n'émoustille plus guère les penseurs. Toutefois, la satisfaction et l'ennui ressentis à cet égard par les timoniers de la métaphysique ne rendent pas les sciences de l'homme quittes du chemin à accomplir : à moins de se résigner à n'être que les « grossistes » de la philosophie (post-modernisme oblige), elles ont été délivrées de la mode, non du problème.
- 37 La capacité conservatrice du social ne saurait se réduire à un frein qui s'actionnerait indifféremment devant n'importe quel risque d'innovation ou d'altération. L'imaginer ainsi, c'est avouer un désir de se débarrasser de la phénoménologie du social afin de se tourner vers les merveilles plus passionnantes du génie humain, ou du génie individuel parmi les hommes : inclination certes prévisible chez les passionnés de la cognition et nullement honteuse s'ils acceptent d'écouter les sociologues qui y débusqueront un fantasme hautement socialisé.
- 38 Quand le représentant d'une société « primitive » explique un comportement mystérieux à l'ethnologue en disant que les ancêtres ont ordonné qu'il en soit ainsi, il émet une raison que le cognitivisme ne devrait pas sous-estimer : les ancêtres sont les auteurs d'une survie constatée et la pertinence de leurs messages est entrevue dans cette réussite, tandis que toute infraction à leurs directives incorpore une aventure périlleuse dans l'inconnu. Faut-il en déduire qu'une rigoureuse fidélité au passé est un « mécanisme

adaptatif » déterminant un « avantage sélectif » promu par la biologie de notre espèce ? Mieux vaudrait accepter d'examiner d'abord l'hypothèse selon laquelle, chez *Homo sapiens sapiens*, l'organisation sociale a atteint un degré d'élaboration tel qu'elle assure par elle-même la discrimination entre les nouveautés tolérables et les changements insupportables. Au prix du conflit, souvent : la contradiction se concrétise quelquefois en partie constituante de la société, même quand les institutions voudraient la bannir.

- 39 Les cultures qui composent la « civilisation occidentale » ont régulièrement échoué dans le respect des consignes léguées par les aïeux, au point de contester le principe de cette obéissance et d'en gérer la critique. Mais jamais sans réclamer un contrôle social permanent, et rarement sans se plaindre de son inefficacité relative. Elles se sont rendues à cette évidence qu'elles ne se reproduiraient plus sans perpétuer du même coup leurs antinomies internes. Néanmoins, de là à croire qu'elles ont donné carte blanche à l'invention et au changement, comme elles le claironnent quelquefois en faisant passer leur soumission à l'histoire pour une décision culturelle, il y a un grand pas : si elles n'essaient plus d'interdire le mouvement, elles tentent encore de le canaliser de manière à préserver l'essentiel de leur identité.
- 40 La puissance conservatrice du social varie assez pour justifier à elle seule une « sociologie comparative » qui concerne au premier chef toute problématique strictement anthropologique des formes de la cognition (cf. Jamard, 1993).

Contradictions et obstacles contre croyances et intuitions

- 41 Tradition/changement, nature/histoire, structure/sujet, structure/histoire sont quelques-uns des rapports que le flamboiement intellectuel des années soixante nous a engagés à regarder comme un ensemble cohérent, même si l'enthousiasme y a accumulé à plaisir les amalgames téméraires, les imbroglios inutiles et les dissociations gratuites. Libérée pour l'heure du tintamarre des grands tournois théoriques de prestige, l'anthropologie au sens large – les sciences cognitives comprises, donc – a là un magnifique thème à défricher.
- 42 De ce point de vue, la référence au débat Chomsky/Piaget s'imposait aussi en ce qu'il a illustré à merveille le fait qu'éluder la difficulté scientifique équivaut à subir la nocivité de son corollaire idéologique : si la structure qui dissout le sujet n'est pas sociale, alors elle est génétique et si celle qui digère l'événement n'est pas historique, elle devient naturelle. Le parallèle en sociobiologie : si le système qui contient la variation biologique n'est pas écologique, il est moléculaire. Quand on se refuse à voir une cohérence en haut, on en découvre toujours une, comme par hasard, vers le bas.
- 43 Nous avons évoqué la montée d'une réaction épistémologique suscitée par ces constats d'incompatibilité : les sciences ne seraient après tout que des croyances. En filigrane, une motion s'y ajoute afin de donner à ces croyances une raison de rester à part : que la meilleure gagne. Poussé dans ses derniers retranchements, le relativisme épouse donc les fantasmes technocratiques : la science, ce ne sera plus un combat, mais une course. Le cocasse naît de ce qu'à la fin du compte, le soin de désigner la foi victorieuse reviendra à... l'histoire, hors de toute ingérence épistémologique. Le débat, déclare ainsi un grand inspirateur de ce libéralisme, Michel Serres (1992 : 59), « fait peser une pression qui tend toujours à confirmer les idées en place ; il les exaspère, les vitrifie, construit et ferme les

groupes de pression ; à la rigueur il contribue, parfois, à ciseler la précision, mais jamais à la découverte ». L'invention, ajoute-t-il, demande au contraire « l'intuition rapide, la légèreté de l'apesanteur ». Étrange épistémologue qui abandonne la discussion qu'il lui revenait de... discuter.

- 44 Face à cette vision individualiste pour laquelle la « science normale » ne désigne qu'une connaissance fossile, une proposition contraire se présente où la puissance conservatrice du social, au lieu d'être platement ravalée à un passéisme stérile, retrouve une compétence active en sa dimension législative : un champ scientifique est correctement formé quand il garantit une égale liberté d'expression aux prémonitions contraires qui s'attachent à son objet. Quand l'organisation universitaire néglige de s'intéresser à cette tâche ardue et autorise la sociobiologie ou les sciences cognitives à travestir leurs champs théoriques en champs disciplinaires, elle signale une crise idéologique de la recherche, c'est-à-dire l'assujettissement à un rapport de forces extérieur à la pratique scientifique. Une chose est de noter que cette crise est un mal chronique des sciences humaines, tout autre chose est de s'y complaire en renonçant à l'effort vers une science normale.
- 45 Rapporter l'apprentissage du sujet humain à une combinaison des structures décantées par l'informatique, la biologie et la linguistique, ne signifie pas faire provisoirement « l'impasse » sur les informations sociologiques. La consistance du sujet est victime du procédé autant que celle du social : l'impasse est en réalité irréversible parce que le sujet ainsi envisagé est lui-même déstructuré. Il l'est par ailleurs tout autant lorsqu'il est confronté isolément au système des symboles par une anthropologie avide d'universaux. Pour que le sujet et l'événement aient une chance d'émerger en tant que cohérences complexes à analyser (et non à dissoudre d'urgence), il faut qu'un champ scientifique stable les engage à rencontrer conjointement les différentes sortes de structures qui interagissent en forgeant les histoires particulières de ces sujets et de ces événements. Faute de quoi, les discussions seront condamnées à confirmer les effets pervers que leur attribue Michel Serres : elles entretiendront indéfiniment des clivages idéologiques en usant d'oppositions métaphysiques « éblouissantes » et décourageront par ce biais l'installation d'authentiques champs scientifiques. Le duel inné/acquis n'en donne qu'un exemple.
- 46 Il est difficile d'imaginer comment la réfutabilité popperienne représenterait le critère distinctif de l'activité scientifique pendant que le souci d'aménager des débats méthodologiquement équitables sous le contrôle des communautés concernées serait abaissé au rang d'une ingérence à l'encontre de la vraie science.

La contagion des idées et les verrous du social

- 47 Il n'y a pas eu de dissémination des intérêts dans ce texte. Les nombreux « sauts » entre des propos épistémologiques et des observations à vocation scientifique y étaient nécessaires. Les sciences forment une organisation sociale où la cognition est censée avoir une certaine importance : celles qui prennent en charge l'étude des phénomènes cognitifs doivent se garder de produire des solidarités subconscientes entre leurs outils et leurs objets. Il faut, d'une part, s'inquiéter de conclusions obtenues sur les objets qui n'auraient pas d'influence sur le maniement des outils. Et, d'autre part, se méfier d'une justification des outils choisis qui ressortirait miraculeusement des enquêtes sur les objets. Ce second volet renvoie à une vieille manie : le philosophe pensant que l'absolu est un organisme se

surprend à découvrir aussitôt après que la philosophie est également un organisme (Schlanger, 1971 : 122).

- 48 Nous avons essayé de débusquer quelques-unes de ces coïncidences : homologues à décanter ou analogues à contrôler. En contraste avec les agencements épistémologiques auxquels nous avons reproché de s'accorder avec une amputation de la cognition comme objet scientifique, la meilleure façon de conclure consistera donc à formuler sur le terrain de l'anthropologie sociale une proposition dont la coïncidence avec notre critique épistémologique sera explicite et repérable.
- 49 Deux livres d'inspirations radicalement différentes sont parus à quelques semaines d'intervalle dont les auteurs sont de prestigieux ethnologues anglo-saxons travaillant en France. Dan Sperber, élève de Claude Lévi-Strauss puis figure de proue du cognitivisme, a réfléchi sur *La contagion des idées* (1996), tandis que Robert Cresswell, référence éminente de la technologie culturelle et élève d'André Leroi-Gourhan, publie *Prométhée ou Pandore ?* (1996)³.
- 50 Sperber entreprend de jeter les bases d'une épidémiologie des représentations et des croyances en commençant par interpellier ses confrères dans un chapitre au titre provocateur : « Anthropologues, encore un effort pour être vraiment matérialistes ! ». Le problème est que la matière à contacter selon lui est purement biologique dès lors que les choses socioculturelles dont il parle se réduisent à un composé de communication et de cognition. Rien n'arrête cette épidémiologie des idées et rien ne pourra l'arrêter tant qu'elle se refusera à se laisser pénétrer par la matérialité hétéroclite des sociétés. Le malheur, c'est que par la même occasion, on n'imagine guère ce qui pourrait la faire avancer : l'essai de Sperber s'achève en ayant offert au lecteur un projet superbement peaufiné auquel, cependant, il manque encore et toujours une porte d'entrée. L'intuition y a cette insoutenable « légèreté de l'apesanteur » mentionnée plus haut.
- 51 L'essai de Cresswell est moins scintillant, sinon moins brillant, et ses formulations synthétiques moins dépouillées. Et pour cause : il est admis qu'un chercheur travaillant sur des mots, des idées et des symboles se contente de cette matière première, ou bien la renvoie exclusivement aux gènes. La technologie culturelle ne saurait accepter de telles œillères : les techniques sont, à l'instar des langues et des génomes, des sources essentielles de la condition humaine, mais leurs interactions avec les représentations et la vie sont permanentes, multiples et surtout flagrantes. Les techniques conduisent à la société comme la société devrait mener aux techniques : autant dire que « l'effort pour être vraiment matérialiste » y devient autrement astreignant. Et péniblement quotidien. La réflexion de Cresswell met alors son point d'honneur à effectuer les trajets dans les deux sens : elle va d'un outil tel que le pressoir à olives vers la société, puis, au chapitre suivant, se dirige de la parenté arabe vers les processus techniques. Chaque fois, l'innovation est envisagée « avec » la stabilité, la logique « avec » l'histoire, et les variantes « avec » les « verrous ».
- 52 Ce dernier concept est celui qui a suscité la comparaison avec le texte de Sperber, car il résume tout le problème : d'un côté la dérive épidémiologique des idées dans un univers désincarné où la société se réduit à une collectivité mentale ; de l'autre, la quête à travers divers niveaux du réel de relations immobilisantes, ou limitantes, avec la possibilité de regarder la société ailleurs que dans la caverne de Platon. Malgré ses dénégations, Sperber dilue sa « sociologie » dans une interpsychologie (il s'appuie d'ailleurs sur l'oeuvre de Tarde). Cresswell confirme à l'inverse la dimension authentiquement

sociologique de sa pensée en voulant débusquer des blocages et des noeuds qui résistent à l'innovation et dont la disparition s'associe fréquemment à des changements de grande envergure. Le verrou s'oppose à la nouveauté, mais celle-ci déferle massivement quand le barrage cède. Jusqu'à ce qu'une organisation ultérieure mette en place ses propres verrous, lesquels ne résident pas forcément dans la coexistence de plusieurs faits techniques : ils peuvent provenir d'une solidarité ou d'une tension entre « de » l'idéal et « du » matériel.

- 53 La conclusion s'impose alors dans les mêmes termes pour l'épistémologie et pour ces sciences humaines dont elle fait – potentiellement – partie : verrous et solidarités, cohérences et inerties, obstacles et contradictions sont les objets que les sciences sociales peuvent et doivent proposer aux sciences cognitives, tout spécialement si celles-ci souffrent d'une épidémie d'épidémies, ayant pour vecteurs les intuitions, les croyances et les innovations. La psychologie peut étudier les élans de la cognition et ses limites humaines, mais ce sont les sciences sociales qui expliqueront ses détournements et ses fixations. Si les sciences du psychisme et de la vie acceptaient de ne plus subir aveuglément une vocation à « refonder » les sciences sociales, il n'y aurait plus d'inconvénient à ce qu'une partie de l'ethnologie assume, comme la préhistoire le fait déjà sans équivoque, un volet essentiellement psychologique dans son programme de recherche. Et les « grandes manoeuvres » épistémologiques ne serviraient plus à masquer des intérêts étriés. Les contradictions internes qui affleurent dans les sciences cognitives ne sont rien d'autre que celles qui troublent depuis longtemps l'ensemble des sciences humaines, moyennant des rapports de force institutionnellement modifiés.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDISIO M., 1997. « Le point de vue d'un clinicien : cognition et clinique ; des malentendus, des enjeux », *Journal des anthropologues*, 70 : 137-144.
- CRESWELL R., 1996. *Prométhée ou Pandore ? Propos de technologie culturelle*. Paris, Kimé (Anthropologies).
- DURKHEIM E., 1973 (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF.
- FRIEDBERG Cl., 1997. « Ethnoscience et sciences cognitives », *Journal des anthropologues*, 70 : 41-49.
- GUILLE-ESCURET G., 1994. *Le décalage humain. Le fait social dans l'évolution*. Paris, Kimé (Anthropologies).
- GUILLE-ESCURET G., 1996. « Inné/Acquis », in P. Tort (éd.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris, PUF : 2344-2348.
- JAMARD J.-L., 1993. *Anthropologies françaises en perspective. Presque-sciences et autres histoires*. Paris, Kimé (Anthropologies).
- KUHN T.S., 1990. *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*. Paris, Gallimard.

- PIATTELLI-PALMARINI M. (éd.), 1979. *Théories du langage, théories de l'apprentissage*. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky. Paris, Le Seuil.
- SCHLANGER J.-E., 1971. *Les métaphores de l'organisme*. Paris, J. Vrin.
- SERRES M., 1992. *Éclaircissements*. Entretiens avec Bruno Latour. Paris, François Bourin.
- SPERBER D., 1996. La contagion des idées. *Théorie naturaliste de la culture*. Paris, Odile Jacob.
- STEWART J., 1993. « Au-delà de l'inné et de l'acquis », *Intellectica*, 16 : 151-174.
- WILSON E.-O., 1975. *Sociobiology. The New Synthesis*. Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press.

NOTES

1. C'est le titre que *Le Journal du CNRS* a donné à sa livraison d'octobre 1997 (n° 94).
2. Une formulation de ce type a été récemment développée par l'auteur (1994) que nous ne pouvons résumer ici.
3. L'auteur du présent article appartient à une équipe de recherche fondée par R. Cresswell : l'analyse qui suit n'aspire pas à la neutralité.

RÉSUMÉS

Parce qu'elles n'ont jamais réussi à s'entourer du cadre d'une « science normale », les sciences humaines sont perpétuellement exposées à des offensives épistémologiques visant à constituer en elles un noyau de disciplines avides, dans un premier temps, d'échapper à ce désordre chronique et, dans un second temps, d'y remédier. Il est à cet égard instructif de comparer les procédés des « sciences cognitives » à ceux utilisés par la sociobiologie. Elles partagent au moins un point commun : les sciences sociales sont d'abord exclues de la structure nouvelle et ne peuvent ensuite coopérer qu'en acceptant ses règles de fonctionnement, ce qui les conduit à se retrouver en position d'élèves. Les sciences cognitives se construisent-elles dans les sciences humaines ou face à elles ? Avec les sciences sociales ou en dépit d'elles ? Ambitionnent-elles de forger par rapport aux configurations institutionnelles actuelles une structure pluridisciplinaire complémentaire ou concurrente ? Elles profitent en tout cas de leur ambiguïté sur ces questions et il est urgent que l'anthropologie sociale se demande si elle doit subir ou affronter leur succès.

Since they were never able to surround themselves with a framework of a « normal science », human sciences are constantly exposed to epistemological attacks aiming at constituting inside them a bunch of disciplines which are at first anxious to escape this chronic anarchy and then to provide a remedy to it. It is instructing to compare the processes used by « cognitive sciences » to those used by socio-biology. They share one feature : social sciences are at first excluded from this new structure and only later allowed to cooperate by accepting its rules ; thus they are invited to adopt a pupil's position. Are cognitive sciences then, built within or against human sciences ? With social sciences or despite of them ? Do they ambition to built a multi-disciplinary structure that is completing current institutional structures or concurrent to them ? In any case,

they benefit from the ambiguity of these questions. Social anthropology must decide urgently whether to fight their success or be resigned to it.

AUTEUR

GEORGES GUILLE-ESCURET

CNRS